

LE NÉGOCIANT BAYONNAIS.

ASPECT DE BAYONNE—LES JUIFS.

Le négociant bayonnais est gros et court, son teint est animé, sa tête développée, non au profit de l'imagination, comme chez toutes les races méridionales, mais au profit de la science mathématique, qu'il porte au plus haut degré, et qu'il sait employer à son plus grand avantage. Actif, plein de finesse, surtout quand il s'agit de ses intérêts, il est d'une patience extrême quand il s'agit des intérêts des autres : il sait à merveille l'art de flatter, de capter, d'exploiter les gens qui lui sont nécessaires, et de les délaissier, comme un meuble inutile, dès qu'il en a tiré tout le parti possible. Il est très peu sensible aux nécessités sociales de notre civilisation, ennemi du monde, aussi difficile à courber à ses usages, qu'un paysan bas-breton aux rigueurs de la discipline militaire, et passionné surtout pour ce *far niente* qui permet de vivre, après la journée faite, au milieu d'un cercle, d'un café, sans gants, en paletot, le chapeau sur la tête, le cigare à la bouche. Le progrès, l'industrie, les beaux-arts ne sont pas de son goût ; la peinture, il n'en comprend pas la nécessité, entouré qu'il est de jolies femmes et de riches contrées ; la musique est quelque chose de trop futile pour la vie positive qu'il s'est faite. Il est un seul plaisir qu'il aime ; une seule distraction qu'il recherche, parce qu'elle lui permet de penser encore spéculations, armemens, contrebande, douanes, ou parce qu'elle l'amène quelquefois à ne pas penser du tout ; cette distraction est un bon dîner. Mais ce n'est pas le bon dîner en famille ; le négociant bayonnais n'est jamais en famille hors de chez lui : c'est un de ces diners entre hommes, qu'Alphonse Karr appelle *guelétons*, commandé à l'avance à Monthau, le restaurateur célèbre de Biarritz ; à Gras, le traiteur à la mode du Boucau. Il est à Bayonne vingt associations de six ou huit individus chacune, dont le but unique est un joyeux repas. On loue à Biarritz une petite maison, on la meuble, on la décore pour l'ouvrir chaque dimanche et y dîner bruyamment ; on achète un *couralin* (petit bateau plat destiné aux promenades sur l'Adour) pour aller au Boucau, à l'embouchure de l'Adour, dîner une bonne fois pour toute la semaine, loin de la parcimonie du ménage quotidien et du tête-à-tête conjugal ; on loue quelques cacolets, ou l'un des omnibus nouvellement implantés à la porte d'Espagne, pour aller à Cambo chercher, non pas quelques verres d'eau thermale, non pas l'air vif de la montagne, mais toujours un bon dîner.

Nulle autre part qu'à Bayonne on ne rencontre d'aussi nombreux exemples de fortunes rapides. Il n'y a pas peut-être, parmi les comptoirs commerciaux, dix maisons dont la raison sociale ne date d'hier. Tous ont commencé étant peu de chose ; et, à force d'aptitude, de finesse, de ce génie mercantile qui naît avec l'individu et ne s'acquiert pas, sont parvenus à élever leur nom inconnu, leur comptoir à peine accrédité, sur les ruines d'une maison commencée comme ils commencent, et tombée comme ils tomberont peut-être... par un malheur. Aussi est-ce la raison de ce que je disais tout à l'heure, du peu de penchant du Bayonnais, en général, pour ce qui est le monde, le progrès et l'art, et pour les étrangers, par conséquent. Il a commencé avec la dose d'instruction strictement nécessaire pour tenir un grand livre et balancer ses comptes ; et, songeant exclusivement à sa fortune, il s'est peu inquiété, à mesure qu'elle s'est accrue, de suppléer aux défauts de l'éducation première ; il a pensé même, j'en suis certain, qu'on trouverait dans une belle position financière de suffisantes excuses pour quelques *lapses linguæ* ou quelques erreurs chronologiques.

Tel, en effet, a commencé porteballe qui, à l'aide d'une activité immense, de cet esprit spéculatif qui tire parti de tout, est parvenu en peu de temps à un rang passablement honorable ; tel autre, sachant par cœur les sentiers de la frontière, fait d'immenses bénéfices en portant lui-même à Mina des armes et des munitions pour combattre les troupes françaises ; tel autre encore, il y a peu de temps, faisant abnégation d'opinions et de sympathies politiques devant l'amour du gain, fournissait tour à tour à la reine Christine et à don Carlos des vivres, des munitions et des effets ; celui-ci, qui fait en amateur le métier de son père, sourit avec finesse lorsque le *Phare* ou la *Sentinelle* annoncent que six ballots de salpêtre ont été saisis par la douane sur la cime des Pyrénées ; vous l'entendez ajouter tout bas qu'au même moment vingt ballots entraient en Espagne, à cent mètres de là, et que les actifs surveillants de la frontière ont été joués encore une fois.

On conçoit, après tout, que Bayonne, placée aussi près de l'Espagne, ait cédé à la tentation et tendu les bras à des malheureux qui se battaient, avaient faim, et étaient nus de l'autre côté des Pyrénées. Le commerce par mer est devenu depuis long-temps difficile pour les comptoirs bayonnais. L'embouchure de l'Adour, placée sur un côté du golfe que ne préservent ni falaise, ni rochers, entourée, interceptée par les sables de la mer amène des Landes et des côtes cantabriques, est difficilement accessible en tout temps : une barre qu'aucuns travaux humains ne pourront détruire, si même ils parviennent à l'éloigner, en interdit l'entrée aux navires d'un fort tonnage, et ce n'est que dans des conditions atmosphériques qui semblent devenir de plus en plus rares, que les navires caboteurs peuvent entrer à Bayonne, heureux encore s'ils peuvent en repartir après de longues semaines d'attente. Il fallait donc un autre aliment à l'activité commerciale des Bayonnais ; les guerres de la Péninsule donnaient de grands avantages à la contrebande d'exportation ; beaucoup s'y sont jetés, quelques uns s'y sont enrichis, et, du temps qui court, une telle fin excuse les moyens.

Il en est d'autres dont la fortune ne repose pas sur des bases aussi périlleuses et n'en marche pas moins avec rapidité. Deux ou trois maisons mettent chaque année sur l'Océan une douzaine de navires destinés à la grande pêche : celles-là sont les seules fidèles à la vieille réputation du pays basque ; seules elles continuent ces hardies pérégrinations qui ont commencé la fortune de Saint-Jean-de-Luz et de Bayonne. Autrefois chasseurs à la baleine, les Bayonnais sont devenus pêcheurs de morue : ils ont fondé les meilleures maisons de Terre-Neuve, et les meilleurs équipages qui parcourent le

grand banc, sont ceux qui recrutent la Soule et le Labourd. Après les morues, dont on ne devine que trop la présence dans une grande partie des rues de Bayonne, viennent les balles de laine qui jouent un grand rôle dans l'économie sociale de l'endroit ; les résines, la térébenthine que produisent les *pignadas* des Landes, et enfin la construction des navires. Leur solidité, leur légèreté, l'élégance de leurs formes, sont appréciées au loin, et pendant long-temps le gouvernement a entretenu dans le port des chantiers dont les cales, maintenant abandonnées, ont donné à la marine militaire bon nombre de bâtiments légers.

Bayonne, à bien prendre, a plutôt l'aspect d'une colonie que d'une ville française. Le Bayonnais pur sang ne forme qu'une très petite partie de sa population, qui, pendant les six années qui viennent de s'écouler, s'était accrue du double par une multitude de réfugiés espagnols appartenant aux premières familles du Guipuscoa et de la Navarre. Bayonne, la seule ville commerçante dans une grande étendue de ce coin de la France, a été de tout temps le but vers lequel a tendu quiconque s'est trouvé un caractère entreprenant, une tête dressée aux quatre règles, et une fortune à faire. Basques et Béarnais y sont en grande majorité ; on y rencontre quelques Bordelais, des Landais, des Espagnols naturalisés, et peu de Toulousains. Chacun s'y fait reconnaître au caractère dominant de sa caste, et au milieu d'eux, le Bayonnais pur sang a un langage particulier qui exagère encore l'accentuation originale de l'idiome gascon.

Aussi la physionomie de la ville est-elle des plus animées ; à chaque pas on y rencontre des types que nulle part ailleurs on ne trouve réunis. Sur la place Grammont, sous les arcades du Port-Neuf, on voit des groupes d'Espagnols engouffés dans un ample manteau qui ne laisse apercevoir que la tête, la main droite et un cigare. Dans la rue principale de la ville, entre un vieux pont de bois qui menace ruine, et la Bourse en plein vent du commerce bayonnais (1), le paysan et le portefaix basques marchent la tête haute et sans se dé ranger d'une semelle pour faire place à qui que ce soit ; le bouvier excite ses bêtes d'une voix glapissante, et ne pouvant modérer son activité au gré de leur lente marche, court en avant jusqu'à trente pas, revient à eux, les pique de l'aiguillon, les appelle et revient encore ; le courtier marron va de comptoir en comptoir recueillant des commissions et des escomptes ; la marchande de poisson, venue au pas de course de Saint-Jean-de-Luz, à six lieues de là, apporte sur sa tête les produits de la pêche du matin dans le golfe, s'annonce par des cris comme elle seule au monde en profère, et qui déchirent les oreilles à vingt mètres à la ronde, parcourt la ville sans prendre de repos, et repart aussi lestement qu'elle était venue ; le commis-marchand, placé sur la porte de son magasin en attendant le chaland, apostrophe chaque passant, chaque servante, chaque grisette, de plaisanteries grossières qui font rire tous les voisinage ; des caméristes biscayennes, aux longues tresses flottantes, traînent ou portent vers la place d'armes une multitude d'enfants ornés de plumes.

De pauvres petits Aragonais demi-nus, chaussés d'*alpargatas*, armés d'un long bâton et se drapant dans un débris de couverture rayée, demandent l'aumône de porte en porte.

Enfin aux *Cinq-Cantons*, l'élite des commerçants élabore les nouvelles d'Espagne, fume un cigare de compagnie, et cause du prochain ; car là comme ailleurs, à Bayonne comme dans la petite ville de Picard, le prochain est souvent en jeu.

N'oublions pas la grisette bayonnaise, charmante création. Elle est femme d'abord, c'est son premier et son plus grand mérite ; elle est jolie ensuite, et nulle n'a plus de droits qu'elle au nom patronymique de *Gracieuse*, si prodigué dans le pays basque. Elle a l'œil vif, la bouche toujours souriante, le cœur bon et facile, le visage d'un ovale parfait, la tête bien posée, la taille fine, quelque chose, enfin, de cet indéfinissable caractère, de ce *donayre* qui distingue la Navarraise et la Castillanne, et qui prouve qu'il y a plus de l'Espagne que de la France dans tout le pays enclavé entre la Bidassoa et l'Adour. Enfin rien n'approche de la coquetterie de sa mise, de la grâce de ses manières ; et ce mouchoir qui couvre le sommet de sa tête, ce nœud inimitable, ces pointes si originalement placées, semblent un défi lancé au bon goût et à l'art toujours heureux des modistes parisiennes.

Il semble au Parisien tombé de France au milieu de Bayonne que la première et la plus importante partie de la population de la ville, la classe commerçante, soit issue de quelque bon, lent et lourd habitant des villes antiques ; l'autre partie, seule, n'a jamais songé à renier son origine, et si, aux *Cinq-Cantons*, vous cherchez en vain la couleur locale, chez *Janin*, au *Petit Versailles* (la *Chaumière* et le *Prado* de Bayonne), hors barrière, en un mot, vous retrouvez la joyeuseté béarnaise et la folie basque, les mauvaises têtes des environs de Pau, et les beaux sauteurs du Labourd. C'est hors la ville qu'on reconnaît le pays.

Quand vient le dimanche, Bayonne cesse d'être une ville demi-française, pour revêtir toutes les apparences d'une cité espagnole. Les magasins, les comptoirs sont clos dès la veille, la grisette met ses habits de fête, la noblesse navarraise reprend pour un instant son costume national, la cloche tinte, et Basques, Béarnais et Biscayens, marchands et courtiers, négociants de tout âge, de toute classe, de toute importance, se pressent sur le parvis de l'église.

Après la messe, la population toute entière se porte sur les glacis de la place, la garnison parade et défile ; puis peu à peu un incroyable flot de voiture de toutes formes, des omnibus, des chars à bancs, des charrettes, des coucoucs, des calèches, des cabriolets, des fiacres et des cacolets, s'élancent hors des remparts sur la route d'Espagne ; en un instant la ville est déserte, pas un habitant n'y reste, hors les vieillards, les enfants à la mamelle et les nourrices ; tout ce qui est jeune, tout ce qui est ingambe, tout ce qui aime le plaisir et la bonne chère, est en route pour Biarritz.

Biarritz ! Il n'est rien dans toutes les joies parisiennes que l'habitant de Bayonne veuille comparer à ce petit village, il n'est pas un plaisir qui vaille ce plaisir, pas un nom qui soit

(1) La Bourse de Bayonne est un carré formé par cinq rues au centre de la ville, et appelé les *Cinq-Cantons*.

digne de ce nom. Et c'est presque vrai !... Il n'est pas, sur toutes les côtes de France, un seul point où la mer soit plus belle, plus grande, plus majestueuse ; il n'est pas, depuis Brest jusqu'à Bidassoa, de rochers plus beaux, plus hardis, plus menaçants ; nulle part, quand vient l'équinoxe, les flots ne déferlent avec plus de furie.

Réunissez ces trois noms si chers aux bons bourgeois de Paris : Vincennes, Montmorency, Saint-Cloud, et vous n'aurez pas une somme de félicité équivalente à celle que représente ce seul mot : Biarritz ! Là seulement le négociant s'avoue heureux : on y dîne à merveille ; là, plus qu'en aucun autre lieu des environs de Bayonne, la grisette rit, saute et babille ; là, sur une place étroite et poudreuse, les beautés de la ville étalent leurs plus belles toilettes ; là afflue le peuple tout entier : il court tumultueusement au rivage, se déshabille à la hâte, nage et barbotte tant que dure le jour.

C'est que nulle part aussi on ne trouverait une population plus bruyante, plus vive, plus joyeuse, pour animer un semblable tableau ; et Biarritz serait à Dieppe, qu'il ne serait plus qu'un bain à l'eau de rose, et une succursale du cercle Montmartre ou du café de Paris.

Et le soir arrive : les équipages de toute espèce qui depuis le matin courent de Bayonne à Biarritz, et de Biarritz à Bayonne, ne suffisent plus pour reconduire à la ville cette foule qui se presse tumultueusement sur la route.

Et pendant une partie de la nuit, toute la campagne d'Anglet retentit du bruit des chevaux, des jurons des cochers, des joyeux éclats des grisettes, et de ce cri perçant des Basques qui traverse les airs, et que l'écho de la falaise répète à une lieue de là. Puis tout se tait et tous dorment, chrétiens et juifs.

Juifs !... c'est vrai : ce mot annonce encore une partie importante de la population bayonnaise, et l'omettre dans l'esquisse que j'ai entrepris de tracer, serait une faute grave. Suivez-moi donc : pour la connaître, il faut la voir chez elle ; et là-bas, de l'autre côté de l'Adour, elle posera devant nous toute entière. Traversons cet immense pont de bateaux qui joint les deux rives : le terrain que nous foulons appartient au département des Landes, mais il est encore faubourg de Bayonne ; sur la hauteur qui nous domine est assise la citadelle, qui protège la ville ; autour de nous est le *Saint-Esprit*, petite ville sale et pauvre, mal bâtie, mal pavée, suant la misère et la vermine par toutes ses crevasses. Là vit, là se traîne cette race originale, toujours poursuivie, toujours malheureuse, et qui, par le travail, par l'astuce, par la ténacité, s'est fait peu à peu un nom, a pris, comme tout autre, sa place au soleil, et a fini par réclamer, faire valoir et faire accepter un droit de bourgeoisie que nul aujourd'hui ne lui conteste.

Elle est peut-être la seule et la dernière en France qui, il y a vingt ans encore, fut proscriée et poursuivie. Il y a vingt ans, une ligne infranchissable de démarcation séparait les deux villes ; Bayonne, fière à l'excès du présomptueux *nunquam polluta*, inscrit sur ses armes, n'eût jamais voulu se laisser souiller par la présence d'un enfant d'Israël, et un juif rencontré dans ses murs après le coucher du soleil, eût été poursuivi à coups de pierres et traqué comme une bête fauve.

Aujourd'hui ce préjugé, cette antipathie de voisinage, commencent à disparaître ; mais ils étaient trop profondément enracinés, et depuis trop long-temps enracinés, pour ne pas résister encore. Le progrès était parvenu à combattre une haine religieuse ; il est resté presque impuissant quand il a eu à lutter contre l'esprit financier. Quand vint 1830, ne remontons pas au delà, le peuple juif de Saint-Esprit se sentit plus libre, il eut confiance en ses forces, il marcha au et serré, prit place au-delà de l'Adour, au milieu de ces remparts dont l'approche lui avait été interdite, et peu à peu ses comptoirs furent riches et estimés à l'égal des comptoirs bayonnais. Voilà pourquoi, bien que confondues aujourd'hui en apparence, les deux populations seront encore long-temps divisées. Et d'ailleurs il est entre elles des différences remarquables : la race, d'abord, et ce type de figure israélite, qui est le même partout ; l'accent ensuite, car l'enfant de Saint-Esprit conserve un jargon tout particulier qui n'est ni basque, ni gascon ; puis enfin l'éducation des femmes : la beauté, l'amabilité, l'instruction sont choses aussi communes chez les dames israélites que rares chez les dames bayonnaises ; et l'on conçoit aisément après cela que le Bayonnais soit rancunier et jaloux à l'endroit du juif, qui peut-être se montre un peu trop vain du terrain qu'il a gagné.

Voilà Bayonne. Je vous ai décrit, autant que mes souvenirs m'ont été fidèles, la physionomie originale de cette ville et les principaux caractères de ses habitants.

GERMOND DE LAVIGNE.
(Le Prisme).

Agents.

Montréal.—Mr. F. Cinq-Mars.
Rivière du Loup.—Mr. LEON CARON.
Trois-Rivières.—Mr. L. GARCEAU.
Gentilly.—Mr. Jos. BOLDEU, N. P.
Berthier.—H. HENSAULT, Ecuyer.
Deschambault.—Mr. J. E. DEFOY.
St. Michel.—B. POULIOT, Ecuyer.
L'Islet.—Dr. V. MARTIN.
Kamouraska.—A. DUPERRE, Ecuyer.
Rivière Ouëlle.—Mr. L. T. CHAPUIS, Et. en Droit.

Les personnes qui désireraient se charger de l'agence de ce Journal dans les campagnes, sont priées de nous le faire savoir.

CONDITIONS.

Ce Journal se publie hebdomadairement, No. 18, rue St. Jean, Haute-ville, le SAMEDI. L'abonnement est de QUINZE SOUS par mois, ou 72. GS. par année, payable par trimestre. Les frais de poste ne monteront à CINQ CENTIÈMES par année.

Les annonces sont insérées aux prix et conditions des autres établissements de cette ville.

Toutes communications doivent être adressées FRANC DE PORT au Bureau de ce Journal.

On a besoin à cette imprimerie d'un jeune homme comme apprenti. Il est nécessaire qu'il sache lire et écrire.